

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE PHILOSOPHIE DE GENÈVE.

Le deuxième Congrès international de philosophie a eu lieu à Genève du 4 au 8 septembre, et il laisse à tous ceux qui y ont pris part un agréable et durable souvenir. Les organisateurs de ce Congrès ont voulu que le programme des séances fût riche et profitable, mais aussi qu'aux exposés et aux discussions succédât la libre et féconde causerie : ils ont coupé le travail de distractions et de fêtes. Genève, d'ailleurs, était un milieu à souhait, à la fois pour l'effort de la pensée et pour la détente de l'esprit, pour le plaisir des yeux.

Grâce donc aux hôtes genevois ; grâce surtout au président d'honneur, M. Ernest Naville, dont la vigoureuse et sereine vieillesse, dont la parole savoureuse ont émerveillé et séduit tous les congressistes ; aux sympathiques président et vice-présidents, MM. Gourd, Adrien Naville et Flournoy ; au secrétaire général, M. Claparède, dont l'activité calme a largement contribué à la réussite de ces cinq journées ; à l'aimable président de la commission des fêtes, M. Paul Moriaud, il a régné une franche cordialité qui est pour beaucoup dans les heureux résultats du Congrès. C'est devenu, en effet, une banalité de constater que le principal et le plus sûr bénéfice de ces réunions consiste dans les rapports d'homme à homme qui s'établissent, dans les commerces d'amitié qui s'inaugurent et dont profitent, sur le moment et à l'avenir, les intelligences même. Dans un congrès de philosophie surtout, où sont agitées, par la nature des choses, beaucoup d'idées plus ou moins contradictoires, le gain véritable est dans ce contact des esprits : on se rend compte des courants divers, des tendances dominantes ; et ainsi, ou bien l'on s'affermi dans ses convictions, ou bien, par la sympathie, le respect pour les personnes, on incline à rectifier, à compléter ses idées. — Il faut rappeler que M. Xavier Léon, en 1900, a pris l'initiative du premier Congrès de philo-

sophie : on ne saurait le louer mieux qu'en constatant combien ce qui avait semblé d'abord une nouveauté contestable a été vite accepté comme une institution nécessaire. Le troisième Congrès de philosophie doit avoir lieu en 1908 à Heidelberg : M. le professeur Windelband, qui a tenu un des premiers rôles au Congrès de Genève, est parfaitement désigné pour l'organiser et le faire réussir.

En ce qui concerne les travaux positifs, disons une fois de plus que la richesse même des programmes est une gêne dont souffrent presque tous les congrès. Le grand nombre de sections qui fonctionnent simultanément fait que chaque congressiste perd une bonne partie de ce qui l'intéresse. Dans chaque section les communications se succèdent, extrêmement variées, d'importance très inégale : leur multiplicité interdit trop souvent soit les développements complets, soit les discussions approfondies. Il y a là un effort plus apparent qu'effectif, et, en somme, bien des paroles stériles. Nous citerons ultérieurement les communications qui présentaient pour nous un intérêt particulier. Nous publions, en tête de ce numéro, celle que M. Adrien Naville, l'auteur de la *Nouvelle classification des sciences*, a faite le premier jour dans la section de Logique.

Cinq séances générales ont été consacrées à des thèmes importants qui ont été traités par d'éminents rapporteurs. Un résumé des rapports avait été imprimé et distribué à l'avance ; et la discussion, sans prendre — faute de temps — toute l'ampleur désirable, a été souvent vive et instructive.

Trois de ces thèmes répondaient à notre programme. — M. Windelband a exposé, avec force, précision, élégance, ses idées — qui ont eu, en Allemagne, un retentissement considérable — sur « la tâche actuelle de la logique et de la théorie de la connaissance par rapport à la science de la nature et à celle de la culture », — autrement dit par rapport aux sciences naturelles et historiques. Nous aurons l'occasion d'y revenir. — M. Vilfredo Pareto a traité le problème de l'individuel et du social : il l'a traité d'une façon sceptique, en soutenant que l'existence du social n'est rien moins qu'établie, et en mêlant trop à notre gré le côté théorique et le côté pratique de la question. Et à ce propos nous tenons à faire une remarque que diverses communications et conversations nous ont suggérée : les travaux de M. Durkheim et de son école nous semblent trop peu connus ou appréciés à l'étranger ; nous les avons souvent critiqués comme incomplets mais toujours proclamés admirables de méthode de rigueur et de probité.

Enfin, M. Boutroux, dans la première séance générale, a parlé du « rôle de l'histoire de la philosophie dans l'étude de la philosophie ». L'histoire de la philosophie nous intéresse, ici, non dans son rapport avec la philosophie mais comme élément de l'histoire, en général. Même à ce point de vue, nous pourrions glaner quelques indications dans les réflexions de M. Boutroux. Sans doute il a critiqué l'abus qu'on lui semble faire de tous côtés du concept d'évolution ; mais il a donné, dans sa

conclusion, une idée très nette du mouvement interne de la philosophie. La pensée d'un philosophe, a-t-il dit, « doit, d'une part, être personnelle, d'autre part elle doit se relier à la pensée universelle... Or, comment insérer ainsi son œuvre dans l'œuvre des siècles, si l'on n'acquiert une connaissance intime, non seulement des idées isolées, mais de la pensée vivante des philosophes, non seulement des systèmes pris chacun individuellement, mais des liens qui les unissent, des puissances de l'âme que, dans leurs vicissitudes, ils expriment et développent, du progrès de la conscience humaine, dont ils sont et les témoignages et les agents?... L'histoire de la philosophie est l'ensemble des efforts de l'esprit philosophique, objectivés et saisissables dans leurs résultats. »

H. B.

Nous avons reçu un Extrait intéressant du *Pays lorrain* (n° 13) : c'est un court article de M. Robert Parisot, chargé du cours d'histoire de l'Est de la France à l'Université de Nancy, sur la *Décentralisation de l'enseignement de l'histoire et de la géographie*. Il fait à ce sujet de très justes observations et ses desiderata sont fort discrets : « Que devrait-on enseigner en fait d'histoire et de géographie locale aux élèves de nos lycées, de nos collèges et de nos écoles primaires ? Il suffirait, à mon avis, de retracer à grands traits l'histoire de la province et de la ville ou du village, de faire connaître les principaux éléments, les grands hommes, les particularités intéressantes de la vie et de l'activité religieuse, littéraire, artistique, industrielle, agricole aux différentes époques, en un mot de mettre en relief tout ce qui donne à un pays sa physionomie propre, son originalité, tout ce qui le distingue des régions voisines. — En géographie, l'on étudierait la ville ou le village, leurs environs immédiats, enfin la région naturelle dont ils font partie ». Ce programme implique, il est vrai, que les études d'histoire et de géographie régionales soient poussées activement.

Le quatorzième Congrès international des Orientalistes doit avoir lieu à Alger en avril 1905. « Bien que la répartition du Congrès en sections soit faite par ordre de langues, cependant le Congrès admet toutes les communications qui se rapportent à la géographie, à l'histoire, à la sociologie des peuples de l'Orient : il n'est donc nullement restreint à la seule philologie. »

Le président de la commission d'organisation est M. René Basset. L'adresse du secrétariat est 46, rue d'Isly, Alger.

Nous avons reçu les brochures suivantes : Professeur Ludwig Stein, *De l'autorité, son origine, ses bases et ses limites* (Extrait de la *Revue intern. de Sociologie*), Paris, Giard et Brière, 1904, 8°; Dr Alessandro Levi, *Il diritto naturale nella filosofia di Roberto Ardigò*, Padoue, Gallina, 1904, 8°; C. Lanzani, *Gli oracoli greci al tempo delle guerre persiane* (Extrait de la *Rivista di Storia Antica*), Padoue, Prosperini, 1904, 8°.
